

Lundi 7 novembre 2011 23H32 [GMT+ 1]

## NUMÉRO 82

*Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde* — PHILIPPE SOLLERS  
*Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix* — AGNÈS AFLALO

[www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr)

# Lacan Quotidien



Pour signer l'Appel « Libérez RAFAH ! Du Raffut pour Rafah ! », cliquez sur le lien :

<http://www.lacanquotidien.fr/blog/Appelpourrafah>



▪ CHRONIQUES ▪

**CULTURE ET CLINIQUE** *par Philippe La Sagna*

*DRIVE*, PORTRAIT DE LA PULSION EN JEUNE HOMME MODERNE

&

**LES NOUVEAUX DÉSORDRES** *par Marie-Hélène Brousse*

CASTELLUCI FOR EVER

▪ JUST ONE MINUTE ▪

▪ NOUVELLES LITTÉRAIRES ▪

Miller & Sollers, le 6 septembre dernier, à Montparnasse

Miller & Sollers **SOIRÉE LACAN**

▪ FENÊTRES SUR L'ART ▪

**NICOLAS DE STAËL : L'ÉPREUVE D'UNE FEMME** *par Elisabeth Pontier*  
**YAYOI KUSAMA : UN POINT DANS L'UNIVERS DES POIS** *par Benoît Delarue*

▪ JUST ONE MINUTE, AGAIN ▪





▪ CHRONIQUE ▪

**CULTURE ET CLINIQUE** par *Philippe La Sagna*

***DRIVE*, PORTRAIT DE LA PULSION EN JEUNE HOMME MODERNE**



*Drive* a reçu un prix à Cannes pour sa mise en scène due au Danois Nicolas Winding Refn jusqu'ici célèbre pour sa série de film *The Pusher*.

*Drive* représente sans doute un avatar du film contemporain mais aussi de la condition masculine du jeune homme moderne. Le héros anonyme, sans nom, est le driver, sans nom et sans père sauf un père d'adoption qui l'emploie dans son garage et qui va d'ailleurs contribuer à sa perte. **Le driver ne parle pas.** L'absence de dialogue est un trait du film, comme la personnalité multiple du héros. La scène la plus violente, qui joue sur le paradoxe entre un faux baiser amoureux qui ne sert qu'à faciliter un meurtre de sang froid, se déroule sans une parole. En théorie le héros, joué par Ryan Gosling, est un bon mécanicien qui est aussi un cascadeur au cinéma, un coureur de *stock car*, à l'occasion, mais surtout un chauffeur qui se loue à des gangsters pour cinq minutes, anonymement et jamais deux fois de suite aux mêmes. Le parallèle avec la prostitution semble sauter aux yeux. Mais, au fond, comme chauffeur de gang et comme héros ultra violent défendant une noble cause le driver est identique à un personnage de jeu vidéo. *Driver* est le titre d'un jeu vidéo sur *Playstation*. Ce pour quoi il serait vraiment fait, la course automobile, est pour plus tard (jamais ?). Mais cet être de surface contraste avec le brave garçon timide qu'il est dans la vie réelle. Mais comme le petit Hans il reste collé à son père d'adoption et quand il rencontre une femme, jeune mère, Irène, il est pour elle un chevalier servant et un frère un peu jumeau. Le drame va se nouer quand le héros voudra sauver le père de Benicio, l'enfant d'Irène. Décidément

les pères humiliés, faibles et battus, restent très dangereux pour le héros. Ce *driver* anonyme n'est pas sans se désigner dans le signe d'un animal, le scorpion qui s'affiche sur un blouson qu'il ne quitte jamais. Ce scorpion est tiré d'un film expérimental de 1964, *Scorpio rising*. Ce film sans aucun dialogue et qui fit un peu scandale à l'époque remplaçait déjà les dialogues par la bande son. Le traître misérable qui va précipiter le héros, *le driver*, vers sa perte sera Cook, un cuisinier, achevé au couteau de cuisine, par un gangster pragmatique et roi de la pizza. Ceci montre bien que la cuisine hors du *fast food* n'a pas l'avenir qu'on lui prête. Le driver voit le monde de l'intérieur de sa voiture, de la même façon qu'il est serf des couleurs du scorpion qu'il a choisies, il n'est pas libre. Dans un *road movie* le héros part pour de nouvelles aventures, dans *Drive*, *city movie*, il tourne en rond. Comme dans la fable il va en tant que scorpion, à la fin, choisir de tuer la grenouille qui le porte, soit le gangster qui aurait pu lui faire traverser la rivière. Tout le monde connaît la bonne histoire, voilà une version du net :

Un scorpion qui avait besoin de traverser une rivière, demanda à une grenouille de le mener jusqu'à l'autre rive, sur son dos.

- *Il n'en est pas question, répondit la grenouille. Je te connais et je sais que si je te laisse monter sur mon dos, tu me piqueras pour me tuer.*

- *Mais alors, je vais mourir noyé, répondit le scorpion.*

*La grenouille finit par accepter, mais alors qu'ils étaient à la moitié du parcours, le scorpion la piqua, lui injectant son venin mortel.*

- *Mais qu'est-ce que tu as fait, malheureux, s'écria la grenouille. Maintenant, tu vas mourir, toi aussi !*

- *Je n'y peux rien, dit le scorpion. C'est ma nature.*

Mais piqué lui-même d'un coup de couteau, peut-être pas à mort, le *driver* sait qu'il sauve ainsi Irène et la met à l'abri. Simplement on ne sait plus trop qui est scorpion et qui est grenouille. Quand le héros blessé disparaît on ne sait pas s'il va vers la mort ou si on appuie sur *reset*, pour une nouvelle vie et une autre séquence du jeu ! **La mort, la vie, le nom, et la parole sont réduits voire « floutés ».** Le driver est un sujet moderne car comme le dit Adam Siegel producteur du film : « *He was a man with a purpose ; he was very good at one thing and made no apologies for it* ». Bryan Gosling qui joue le rôle disait que ce qui lui a plu dans la nouvelle c'est que le héros ne se bat pas pour quelque chose. Mais, au fond, ce « professionnel » de la bonne et de la mauvaise conduite va vite en voiture et très lentement en amour. Ce qui lui est difficile c'est le lien



avec une femme et les sentiments qui vont avec. C'est quand il fait du sentiment que cela ne va plus. Ce qui contraste avec un monde de la vitesse et du plus de jouir où il évolue avec brio. Donc c'est un « guerrier appliqué » qui ne peut vivre que des « progrès lents en amour ».

**Le driver n'a pas plus de sentiments explicites que de paroles, ce qui vient les remplacer c'est la musique.** Dans une interview Nicolas Winding Refn raconte comment cherchant désespérément à échanger en voiture avec Gosling, silencieux, sur ce que pourrait être le film, il serait tombé sur la musique qu'il fallait sur l'autoradio, Refn ajoute : « *I know what the movie is, its a movie about a guy who drives around listening to pop music because it's the only way he can feel* ». Ce qui manque dans le jeu vidéo, qui est souvent du *driving* ou de la guerre c'est le sentiment, pas la sensation. La musique peut le fournir. L'individu isolé de la foule solitaire est seul dans sa voiture. Dans les années 90 il pétait les plombs, coincé qu'il était dans les embouteillages. Aujourd'hui l'automobile n'est plus là pour fournir des sensations, c'est un instrument neutre, comme la Chevrolet Malibu 73 grise du héros anonyme, mais elle peut donner des sentiments. Une femme peut susciter ces sentiments mais c'est la musique, l'autoradio au sens propre du terme, qui les fournit. A ce niveau the *driver* est moitié homme et moitié machine (ce que dit Refn), mais c'est la machine qui fournit les sentiments avec la musique, comme tous ces gens que l'on croise aujourd'hui avec un casque sur les oreilles. C'est pour cela qu'il est de bon ton, avec Laure Adler (cf. *Libé* du 2/11), de dire que le son, la BO, sont meilleurs que le scénario. Mais il faut saisir que ce scénario est une BO, comme dans *Scorpio rising*. Il se voit sans se lire, sans parole et avec les oreilles. C'est une forme encore bavarde du discours sans parole. Est-ce pour s'isoler des autres que l'on se plonge dans le son ou pour appareiller des sentiments qui sont absents ou presque illisibles ? ***Drive* est un conte de fées pour enfant moderne. Les contes de fée n'ont jamais fait de sentiments, on a tendance à l'oublier, ils mettent en scène des pulsions (drives) et un sujet qui essaie de s'en débrouiller avec l'aide d'animaux. Reste à choisir le bon animal, ou le bon symptôme pour affronter les monstres des *urbans legends* !**



---

## ▪ CHRONIQUE ▪

### LES NOUVEAUX DÉSORDRES *par Marie-Hélène Brousse*



*Notice explicative, à l'attention des lecteurs du Lacan Quotidien :*

*L'équipe du LQ, devant la \*colère éclairée\* de sa Chroniqueuse a décidé de publier la seconde partie de son article intitulé « L'amour au temps du "Tout le monde couche avec tout le monde"- Le savoir de Christophe Honoré » directement sur son site afin de ne pas faire attendre ce qui ne saurait l'être. Pour découvrir « Ce qu'il reste dans ce monde dévasté », [cliquez ici](#). Voici donc à présent son nouvel article :*

### CASTELLUCI FOR EVER

J'ai beaucoup questionné la haine, ces temps ci, celle des autres évidemment. Eh bien, elle m'est retombée dessus, selon les lois implacables du génitif en français. **J'ai la haine cette semaine.** Elle s'est déclenchée à partir de la crainte comme il se doit. Les intégristes musulmans mettent le feu à un journal que je ne lis pas, les intégristes catholiques se déchainent contre le spectacle d'un homme de théâtre dont c'est peu dire que j'apprécie son activité créatrice. Et voilà ! **Je crains pour la liberté d'expression** (c'est la phrase de Beaumarchais en tête du Figaro qui me fait respecter ce journal duquel je ne m'oriente pas), et donc je hais ceux qui la récusent. Ce qui conduit à cette phrase de Saint-Just qui m'a arrêtée dès la première fois que je l'ai lue à l'adolescence : « **Pas de liberté pour les ennemis de la liberté** », version éthique du paradoxe du barbier de Russell. S'agit-il de la même liberté dans les deux cas ? La méthode lacanienne de l'aphorisme complété est ici utile. Si je complète de la façon suivante : Pas de liberté (d'action) pour les ennemis de la liberté (de pensée), que se passe-t-il ? Je sépare la pensée de l'action, ce qui rend tout le monde impuissant et livré aux chimères du sens. Si je complète de la façon suivante : pas de

liberté d'acte criminel aux ennemis de la liberté de dire, c'est un truisme : le crime, défini par la Loi, est comme tel interdit et lié à un châtement. Mais le dire ou l'écriture sont aussi des actes. Mettre le feu au siège d'un journal est un acte criminel qui dans un état de droit n'a pas de circonstances atténuantes. Empêcher ou tenter d'empêcher une représentation théâtrale par la force tombe sous le même article de loi. Et empêcher la publication et la diffusion de Mein Kampf ? Et interdire la diffusion de l'évolutionnisme darwinien comme c'est la loi dans certains états des USA ? **Cette question est une aporie relevant de la rencontre impossible entre la logique et le langage, ou, pour le dire autrement, qui résulte du fait mis en évidence par la psychanalyse que, chez les parlêtres, la jouissance est interne au symbolique. Pour traiter cet impossible d'une limite qui est en fait une béance, les pouvoirs politiques disposent d'un certain nombre d'outils : les Lois ou l'Arbitraire ou les deux, le Châtiment par l'emploi réglé ou non de la force, la Surveillance toujours.**

Saint-Just avait fait doublement l'expérience de l'arbitraire contre la liberté, quand il fut envoyé en maison de correction sur Lettre de cachet à la demande de sa mère, et quand le père de la jeune femme qu'il aimait, refusant sa demande, avait marié celle-ci à un autre dans la hâte, ce qui n'empêcha pas la jeune femme de s'enfuir, et de quitter le dit mari pour venir retrouver l'homme qu'elle aimait. Les ennemis de la liberté avaient pour lui ces visages là, de la mère, du père et du Roi. La cause qu'il défendait, celle de la liberté individuelle contre l'ordre patriarcal a triomphé : pas de liberté pour les ennemis de la liberté de l'individu. Aujourd'hui, les pouvoirs se trouvent en difficulté dans l'exercice de leur outils : difficulté de légiférer qui, devenue universelle (impératif du tout légiférer pour limiter la puissance de chacun car la puissance a déserté la hiérarchie pour se réfugier dans les individus), s'affole de ce qu'elle appelle « vide juridique », difficulté de châtier (même au sein de la famille le châtement est remis en cause puisque les parents ne sont plus assimilés à un pouvoir mais à des devoirs), difficulté de surveiller, toutes les caméras du monde ne voient rien, comme G. Wacjman l'a montré dans son dernier livre.

**Les techno-sciences ont en effet accompli une révolution, ou un bond en avant, qui a transformé quantitativement et donc qualitativement le lien social.** Internet, les réseaux, les blogs, ont totalement modifié « le commerce interhumain » qui, comme le développe Jacques-Alain Miller, est passé des individus des Lumières, encore définis comme citoyens, c'est-à-dire encore liés à un centre qui est la République, aux uns épars, sans autre lien que le partage de modalités de jouissance, qui se regroupent de façon éphémère sous des signifiants-maître concurrents, en des « minorités » plus ou moins actives. **Le parlêtre d'aujourd'hui n'est plus l'individu des Lumières et la nouvelle démocratie n'a plus grand chose à voir avec la République, que ce soit celle de Saint-Just ou que ce soit la Troisième, dont provient justement la laïcité. Elle n'était que le résultat d'une négociation entre des forces qui n'existent plus dans un monde devenu global.** L'époque est donc nouvelle et chaotique. Elle donne donc prise à un désir de revenir en arrière. Parce qu'elle est une époque de changement, d'un changement craint qui angoisse, elle est une époque potentiellement réactionnaire : les intégrismes, musulman, chrétien, juif, et cognitivo-comportementaliste, s'activent. Ils sont candidats à la prise de pouvoir, ils ont le sens avec

eux, le bon, le mortel. Ils veulent clore la question de la vérité qui, comme une plaie, s'est rouverte sur les bords des antiques cicatrices.

**C'est dans ces pensées que je suis allée, dimanche soir, au théâtre, un peu triste que le plaisir que j'avais à l'idée de voir le nouveau spectacle d'un artiste majeur était assombri par ma haine et la nécessité de la passer au crible de l'analyse, encore et toujours. Castellucci, puisque c'est de son dernier spectacle qu'il s'agissait, a été, à Paris, et LQ s'en est fait l'écho et le défenseur, la cible de l'intégrisme, de sa calomnie et de sa violence hors les lois de la République.** Il s'en étonnait d'ailleurs, puisque son spectacle n'a donné lieu à ce genre de réaction qu'en France. Mais la France, ne l'oublions pas, a été la fille aînée de l'Eglise et elle est aujourd'hui une terre de conquête de l'Islam. Les intégristes chrétiens y ont conservé, même condamnés par Rome, une église, Saint Nicolas du Chardonnet ; vous voyez, près de la Mutu, en plein cinquième arrondissement. L'Archevêque de Paris, le Cardinal André Vingt-Trois, disait d'ailleurs sur Radio Notre-Dame le 29 octobre à propos de ces factieux « On est en face de gens qui sont organisés pour des manifestations de violence » et ajoutait à propos des « idiots » qui les suivent de « bonne foi » : « Ce n'est pas parce qu'ils sont de bonne foi que ce qu'ils font est juste. Leur appartenance à des groupes politisés et très militants y compris sur le plan religieux, ne favorise pas leur formation, mais au contraire les déforme. » Que le pape actuel leur soit indulgent, l'Archevêque ne le mentionne pas. Mais sa remarque sur la foi ne manque pas de sel. Il y a foi et foi, et la bonne n'est pas toujours la meilleure.

**Arrivée au Cent-quatre, lieu où se donnait la représentation, les retombées du terrorisme se faisaient sentir : abondance de cars de CRS ; distribution bon enfant de tract par le PCF : « Pour la liberté de création et la défense du service public de la culture », libellé ne reculant devant l'audace et l'éventualité d'une contradiction dans les termes ; et puis les fouilles au corps, le vestiaire obligatoire, le portique détecteur de métal, comme à l'aéroport.** Nous voulons rester en vie, les intégristes nous la pourrissent. Je me suis assise dans une petite salle. Une employée du Cent-quatre a lu l'arrêté de loi, dit qu'elle serait appliquée avec la plus grande rigueur et que si on voulait quitter la salle pendant le spectacle on serait raccompagné jusqu'à la sortie par le personnel. Les spectateurs avaient donc à être protégés et parmi eux pouvait s'infiltrer l'ennemi. C'est vrai et c'est une conséquence de la rupture de l'état de droit.

**Castellucci a été pour moi une rencontre décisive, il y a de nombreuses années maintenant, avec son spectacle inouï, Jules César.** Le corps y occupait une place inédite, ainsi que la voix. Une caméra placée dans la gorge d'un des acteurs projetait sur un écran en haut les mouvements de la glotte, l'hélium respiré par un autre en modifiait le son, les corps obèse, vieux, ou anorexiques présentaient la chair et non l'image, sans que soit altérée la trame shakespearienne, car je n'ai jamais vu au théâtre une mise en scène plus vraie de bataille, rendue uniquement par des sons et des lumières. Extrême réalisme donc et surgissement d'une énigme là où l'histoire tend au sens. La virtuosité et l'habileté technique de l'art théâtral permettent seules ces performances. Après cette rencontre inoubliable, j'ai dans la mesure du possible tout fait pour assister à la progression de ce travail. **A Rome, une**

autre représentation, courte comme les séances lacaniennes, me fit démonstration par un effet subjectif obtenu chez tous les spectateurs du pouvoir d'ordonnement de la forme du corps humain et du son de la voix : vérification live de la théorie lacanienne de la dimension de l'Imaginaire. Bref **c'est le théâtre de l'objet et du réel**, le sens y apparaît comme simple effet, d'ailleurs énigmatique et fragmentaire, en tout cas remis à la charge du spectateur. J'ai eu à Rimini, ville très proche de l'endroit où est installée la Compagnie Raffaella Sanzio, la chance de participer à un débat avec lui, organisé par nos collègues de la SLP Loretta Biondi et Maria Antonella Del Monaco, avec la participation d'Adele Succetti. Nous avons parlé, à propos d'Hamlet qu'il avait monté, de Lacan qu'il connaissait. Il était clair et affirmait tranquillement sa conception du théâtre. Nous avons parlé des objets et du corps et la langue lacanienne n'était pas étrangère à la sienne. Cette année nous allons nous retrouver à Rimini en janvier 2012 pour une autre conversation entre la psychanalyse et l'art du théâtre, cette fois avec sa Compagnie.

**Je me suis assise. La scène et le décor étaient visibles : un plateau blanc, un intérieur moderne, canapé, meuble télé, un tapis, une table et deux chaises, un lit et une table de nuit, tout cela blanc comme le parquet de la pièce. Au fond une gigantesque image du visage du Christ, d'Antonello di Messina.** Le titre de la pièce, qui dure 50 minutes, est « Sur le concept du visage du fils de Dieu ». Ce visage nous regarde et surplombe l'intérieur minimaliste de type revue de décoration. Un père, vieux de cette vieillesse que nous fait la science médicale, malade, impotent, végétant dans un monde innommable. On le pose devant la télé qui tourne le dos aux spectateurs qui n'en captent que les éclats lumineux aléatoires et les paroles, bruit inarticulés. On lui met un casque pour qu'il n'y échappe pas. C'est la première interprétation. **Le vieux gâteux devant sa télé, c'est le spectateur en général.** Il marmonne et ses mains sont agitées de mouvements vagues. Un fils, bien coiffé, costume cravate. Il met un mot dans une enveloppe, vérifie son téléphone portable. Il va partir travailler et avant il donne à son père des gouttes, un remède inutile sans doute et deux comprimés. Il dit, absorbé dans ce qu'il fait : « Papa. ...Papa...Ca va Papa ? Comment vas-tu ce matin ? Qu'est-ce qu'il y a à la télé ? » Il n'attend pas vraiment de réponse. Il parle plus qu'il ne parle à un « lui » si végétatif. Et puis, le vieux commence à se vider. Et le fils à nettoyer, le père et le mobilier... « Je vais changer ta couche », « Pardon, pardon, je suis désolé » marmonne le père. « Tu n'as pas à t'excuser » répète le fils. Scène d'un réalisme insoutenable, sans violence des personnages, scène que tous ceux d'entre nous qui ont été dans des maisons de retraite pour le grand âge reconnaissent. Entre le père et le fils, rien que d'humain. Et puis le père continue à se vider, la merde échappe au contrôle du fils, au sopalin, aux gants de latex, au sac poubelle, à la couche, à l'éponge, l'eau devient sale, le décor blanc est maculé, le fils est défait. La merde les emporte. Là aussi interprétation possible : le monde humain et ses déchets, plastiques, électroniques, nucléaires... **La merde de nos objets, la merde des lathouses, notre nouveau maître, celui qui va décider du sort de l'humanité... Le Père, il ch... et il demande pardon : il n'est plus qu'un organisme qui s'excuse de vivre. A deux reprises cependant il répond à son fils. Deux signifiants surgissent qui le représentent donc comme sujet : « les...les...animaux » : il est un animal**

malade. Puis à son fils qui lui dit « Ce soir Tata viendra nous voir », il répond « Mais je m'en fous de Tata » : **un animal qui s'en fout, qui est sorti du lien.**

**Et tout cela sous le regard vide du Christ.** Quand le fils renonce et disparaît de la scène, que le vieux, près du lit, du plancher et de lui-même salis, rentre dans l'ombre, cette belle image harmonieuse du visage du Christ commence à être attaquée de l'intérieur (côté coulisse) par une action sans auteur visible ; les spectateurs la voient se déformer, puis se maculer à l'envers, puis se déchirer jusqu'à disparaître en lambeaux et laisser voir le texte suivant en lettre d'imprimerie énormes, blanches sur noir : « **You are my sheperd** » et moins lumineuses, apparaissant/disparaissant : « not ». To be or not to be, écho d'un Hamlet mémorable, appliqué cette fois à l'Autre « **You are or you are not.** » **Le sujet ne se demande plus s'il est, le manque à être est passé par là, il sait qu'il est « ses objets », comme le dit Lacan, qu'il n'a d'être que de cette jouissance de vivant, de corps vivant qui se remplit et se vide et que la médecine maintient dans l'état de l'enchanteur pourrissant. La question porte cette fois sur l'être de l'Autre : existe, existe pas ?** Les deux, aléatoirement, en ce moment. **Une fois de plus l'art et la psychanalyse se retrouvent sur la même voie.** Une *voie pas sans risque* pour ceux qui parlent en leur nom, qui veulent savoir quelque chose du réel, encore, par ces temps de volonté d'ignorance et de retour en arrière.

---

▪ **JUST ONE MINUTE** ▪

---

▪ L'information diffusée depuis **LQ n° 80** vient d'être confirmée ce soir par les listes de diffusion Ecf-messenger (Anne Ganivet) et EuroFédération de Psychanalyse (Gil Caroz) :

Par **LACAN QUOTIDIEN** nous apprenons que **Jacques-Alain Miller** sera sur les ondes de la **première radio belge** (podcast sur [www.rtf.be](http://www.rtf.be)) dans l'émission **Par Ouï-Dire**,

**Les mercredis où l'on dit - 09.11.2011**

**Date: 09-11-2011 à 22:00**

Jacques Alain Miller vient d'écrire une Vie de Lacan pour le trentième anniversaire de sa mort survenue en septembre. Jacques Alain Miller, gendre de Jacques Lacan qui établit le texte de ses séminaires depuis la disparition du maître, nous donne une vie à rebrousse-poil, par traits de caractère ou anecdotes signifiantes. Voici qu'il plonge avec nous dans son passé, évoquant l'école Normale dans les années 60, les cours d'Althusser qui invitera Lacan, chassé de l'hôpital Sainte -Anne, à venir y poursuivre son séminaire. Il évoque aussi son désaccord avec Elisabeth Roudinesco et son évincement d'une fête d'anniversaire très controversée.

---

+

## ▪ NOUVELLES LITTÉRAIRES ▪

**Miller & Sollers, le 6 septembre dernier, à Montparnasse,**

étaient invités par l'École de la Cause freudienne, à répondre aux questions de Martin Quenehen, pour lancer **la Rentrée Lacanienne**.

Vous vous souvenez ? Vous les avez ratés ? (Re)découvrez Jacques-Alain & Philippe en lisant : **SOIREE LACAN, la 3<sup>e</sup> Lettre à l'Opinion éclairée, chez Navarin**, après *Vie de Lacan* (1) et *Roudinesco, Plagiaire de soi-même* (2).

Parution en librairies le 17 novembre. Disponible dès maintenant sur ECF-echoppe <http://www.ecf-echoppe.com/index.php/soiree-lacan.html>

Ceux qui étaient là, qui ont tout entendu, (re)trouveront aussi, parmi les annexes, une lettre de JAM du 7 avril 2005 : « Pourquoi devrais-je recevoir de vous, chère Elisabeth, je vous le demande, des leçons de rigueur agrémentées de l'injonction d'avoir à me taire ? » (3).

(1) *Vie de Lacan*, Jacques-Alain Miller, Navarin, septembre 2011

(2) *Roudinesco, Plagiaire de soi-même*, suivi de *Lacan, Maurras et les Juifs*, Nathalie Jaudel, Navarin, octobre 2011

(3) Lettre de Jacques-Alain Miller, *Journal des Journées*, 7 avril 2005, *Soirée Lacan*, Navarin, novembre 2011)

## Miller & Sollers **SOIREE LACAN**

**Ils évoquent Lacan, mort il y a trente ans. Mais rien de crépusculaire dans cette messe du souvenir : c'était leur jeunesse. Lacan harponne Philippe, 27 ans ; il croit avoir affaire à un thésard ; puis il s'aperçoit que ses expériences d'écriture ont conduit ce garçon dans le voisinage de ce que lui-même tente au moyen de la parole. Elève d'Althusser, Barthes, Derrida, Jacques-Alain, normalien de 20 ans, lit le « Rapport de Rome », en est comme foudroyé ; il rencontre Lacan, qui dialogue sans façons avec Platon et Descartes.**

**Quelques années plus tard. Chassé de la rue d'Ulm, Lacan s'insurge ; il trouve en Sollers son paladin, tandis que Miller, ayant viré mao, milite pour « la cause du peuple ».**

**Aujourd'hui : l'écrivain et le psychanalyste se félicitent d'être toujours là, manœuvrant de conserve, dans le 6<sup>e</sup> arrondissement, contre ces « faussaires » dont parlait Lacan, « toujours de service sous la bannière de l'Esprit ». !!**

---

## ▪ FENÊTRES SUR L'ART ▪

### ● NICOLAS DE STAËL : L'ÉPREUVE D'UNE FEMME *par Élisabeth Pontier*

« Il est certain que je suis venu à la médecine parce que j'avais le soupçon que les relations entre les hommes et les femmes jouaient un rôle déterminant dans les symptômes des êtres humains. » [Lacan J., conférence à Yale, 1975]



Avec cette boussole que peut-on dire des femmes dans la vie de Nicolas de Staël ?

▪ Quel rapport à l'Autre pour ce sujet ?

Ce sont les lettres qu'il adresse à son père adoptif qui nous permettent d'en dire quelque chose. A cette époque Nicolas de Staël a une vingtaine d'années, il a fait des études artistiques contre la volonté de ce père qui aurait voulu qu'il soit ingénieur comme lui. Puis, en proie à une certaine errance, il part pour l'Espagne, le Maroc, dans ce qui n'a que l'apparence d'un voyage d'étude. En fait, à peine sorti de l'enfance, Nicolas de Staël a décidé qu'il serait peintre, seulement voilà, ses études aux beaux arts terminées : il ne peint pas. Ce signifiant, *peintre*, décroché des signifiants maternels de sa petite enfance, n'est encore qu'une promesse, un signifiant vide. (...) Pour découvrir la suite de l'article, [cliquez ici](#).

### ● YAYOI KUSAMA : UN POINT DANS L'UNIVERS DES POIS *par Benoît Delarue*



Le Centre Pompidou expose jusqu'au 9 janvier 2012 cent cinquante œuvres de Yayoi Kusama, artiste japonaise contemporaine. Il s'agit de la première rétrospective française qui lui est consacrée. L'agencement des œuvres, réalisées entre 1949 et 2011, suit les périodes de la vie de Kusama et ses allers retours entre le Japon et New York. Dès l'entrée dans l'exposition, notre corps est immergé de points de couleurs placés du sol au plafond dans une simple pièce avec une table et quelques chaises. Des néons lumineux donnent à la pièce une atmosphère douce qui apaise l'effet d'inquiétante étrangeté que l'on peut ressentir. Elle nous invite ici dans son « monde intérieur ». Pour lire la suite, [cliquez ici](#).

---

▪ **JUST ONE MINUTE, AGAIN** ▪

---

VILMA COCCOZ nous adresse ce petit billet

---

▪ Ci-joint, le *link* de l'entretien sur Rafah réalisé dans le cadre de l'émission de télévision "NOTICIA DE LA SEXTA"

▪ El gabinete de Prensa de la ELP ha distribuido el link con el reportaje sobre **RAFAH NACHED** emitido por la SEXTA NOTICIAS, de la Televisión en España, el día 30 de Octubre de 2011 :

[http://www.lasextanoticias.com/videos/ver/encerrada\\_por\\_psicoanalizar/506653](http://www.lasextanoticias.com/videos/ver/encerrada_por_psicoanalizar/506653)

---

---

## **lacan quotidien** publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** [eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)

diffusion **anne poumellec** [annedg@wanadoo.fr](mailto:annedg@wanadoo.fr)

conseiller **jacques-alain miller**

rédaction **kristell jeannot** [kristell.jeannot@gmail.com](mailto:kristell.jeannot@gmail.com)

▪ équipe du lacan quotidien

membre de la rédaction **victor rodriguez**

designers **viktor&william francboizel** [vwfcbzl@gmail.com](mailto:vwfcbzl@gmail.com)

technique **mark francboizel & family**

lacan et libraires **catherine orsot-cochard** [catherine.orsot@wanadoo.fr](mailto:catherine.orsot@wanadoo.fr)

médiateur **patachón valdès** [patachon.valdes@gmail.com](mailto:patachon.valdes@gmail.com)

**POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE [LACANQUOTIDIEN.FR](http://LACANQUOTIDIEN.FR) [CLIQUEZ ICI.](#)**

---